

Œuvres – Tome 2

Comment le capitaine eut peur

Claude Tillier

**Gloubik Éditions
2014**



Cette édition a été réalisée à partir du tome 2 des œuvres de Claude Tillier
éditées en 1846 par C. Sionest, imprimeur-éditeur à Nevers.

Pour moi, dit le capitaine, voici comment j'eus peur. Il y a environ trente ans de cela, j'étais alors fourrier dans un régiment d'artillerie qui tenait garnison à Lyon.

Pour aller de ma petite ville à Lyon, on peut passer par la Bourgogne ou par le Morvan. J'étais libre de choisir la route qui m'agrémenterait le plus, car je voyageais avec mes jambes et à mes frais. Comme je n'étais pas chemin de fer, que je n'étais pas obligé de relier les grands centres de production, de suivre le lit des rivières comme un chien hydrophobe, de percer les montagnes de part en part comme une taupe, et d'enjamber les vallées sur un viaduc, que d'ailleurs une pente de deux ou trois millimètres par mètre ne me faisait pas peur, je me décidai pour le Morvan.

Le Morvan n'est pas un beau pays pour tout le monde. Comme tout ce qui a quelque mérite, il a ses partisans et ses détracteurs. Pour celui qui a de la prédilection pour les basses terres, qui aime à se faire bercer par une dili-

gence sur la molle poussière des grandes routes, le Morvan est un pays trop montueux. Pour ceux au contraire qui préfèrent les pays montueux et fortement accidentés, le Morvan est une terre trop basse. Il n'a pas les agréments de sa laideur ; c'est un individu qui a l'épaule tournée, mais qui n'a pas le mérite d'être bossu.

Les montagnes du Morvan ne sont pas des montagnes d'artistes. Ce sont de bonnes grosses collines bourgeoises, toutes simples, toutes rondes, toutes unies ; voilà tout. Elle ne disent rien à l'imagination. Elles ne racontent rien de ces grandes catastrophes qui ont bouleversé le monde. Vous diriez de grands tas de terre qu'au jour de la création Dieu a fait brouetter là. Elles ressemblent à ces vieillards insignifiants au front desquels les passions n'ont pas laissé de trace, et qui sont arrivés frais et rougeauds jusqu'aux confins de l'existence.

Elles m sont pas assez hautes, pas assez abruptes, pas assez dégradées ; elles n'ont pas reçu assez profondément la sculpture des siècles ; leurs rochers ne pendent pas, ils ne s'élancent point en pitons, ils ne sont pas entassés d'une manière désordonnée les uns sur les autres. Donnez

à une troupe de Marchois du mortier et des moellons, ils vous en feront tout autant.

Leurs eaux ne se précipitent pas assez, elles n'ont pas assez de bruit, assez d'écume, assez de colère ; elles ne hurlent pas comme des bêtes féroces devant un quartier de roc qui les arrête ; elles sont trop calmes, trop rassises. Elles murmurent et s'en vont comme un prêtre qui lit son bréviaire. Ce ne sont pas elles qui voudraient se permettre d'emporter un pont ; elles reculeraient devant un saut de vingt brasses. Elles ne sont bonnes qu'à faire tourner un moulin ou soulever lourdement, l'un après l'autre, les marteaux d'un foulon.

Leurs vallées sont trop larges ; elles n'ont pas un lit assez marqué ; les berges en sont trop basses, trop plates, trop effacées ; le voyageur y a trop de ciel au-dessus de sa tête.

Les montagnes du Morvan ont d'ailleurs un défaut capital : elles n'ont pas de neiges à leurs sommets ; elles n'ont même pas de ces grands crânes jaunes et chauves qui tombent en ruines ; elles sont coiffées de chênes et de

bouleaux prosaïques qui se vendent à Clamecy tant le décastère. Or, une montagne qui se laisse surmonter par la culture, qui se couronne d'arbres plantés par l'homme, c'est une montagne qui porte perruque. Si j'étais oiseau, je ne voudrais pas m'arrêter sur ces cimes que hantent les gardes forestiers. Si j'étais ouragan, je dédaignerais d'agiter ces feuillages postiches.

Un autre reproche qu'on peut adresser au Morvan, c'est qu'il n'est pas un pays d'aventures ; vous ne rencontrerez pas sur ses sommets de ces horribles précipices, où pour rouler jusqu'au fond on met une demi-journée ; vous pouvez les parcourir en tout temps et en toute saison, en tout temps et en tout lieu avec une cariole d'osier. Vous exploreriez d'un bout de l'année à l'autre ces honnêtes et inoffensives montagnes, que vous n'auriez pas la satisfaction, à moins que vous ne le fissiez exprès, d'y rencontrer une entorse. Il vous faudra regagner le domicile conjugal sans avoir pu mettre en porte-feuille la moindre scène un peu dramatique, sans avoir le moindre accident à raconter à votre famille terrifiée. Aussi, le Morvan n'est-il pas fréquenté des touristes. Il n'y a guère que M. Dupin qui ait

hasardé de célébrer ces hauteurs bourgeoises, ces rochers juste-milieu et ces vallées parlementaires. Encore, comment les a-t-il célébrées ? par devoir, par politesse, parce qu'il est le représentant du Morvan, comme, dans un discours tel quel, il souhaite au roi la bonne année.

Voilà ce que j'ai entendu dire plusieurs fois à des poètes et à des artistes. Pour moi, j'aime le Morvan, je l'aimais dès mon enfance et avant de l'avoir visité. Du haut des cimes qui entourent Clamecy, je me plaisais à contempler ces montagnes bleues, qui m'apparaissaient au bout du ciel comme un orage. J'aurais voulu avoir des ailes pour aller me poser sur quelque arbre de ce noir pays qui semblait flotter au milieu des nuées. Je ne revenais jamais au logis sans m'être donné parole de les visiter quand je n'irais plus à l'école. Depuis, j'ai vu le Morvan ; je l'ai vu comme un ami qui m'attendait ; il me semblait que nous nous étions donné rendez-vous.

Ces montagnes qui s'étendent autour de vous, jusqu'où le regard peut aller, comme les murailles gigantesques d'un vaste cirque, je les ai trouvées superbes. J'aimais ces larges et plantureuses vallées au fond des-

quelles il y a toujours un cours d'eau, et sous un bouquet d'aulnes et de peupliers, toujours un moulin. Je passais des minutes entières à contempler l'eau s'élançant de la vanne et s'agitant comme une crinière de lion sur la surface verte du gourd. J'aimais ces longues rangées d'arbres qui découpent la prairie par petits carreaux, ces eaux claires qui sourdent à petit bruit d'entre les herbes ou du milieu d'une touffe de roseaux, ces pétulants ruisselets qui se vautrent sur le sol plutôt qu'ils ne coulent, et semblent si pressés d'arriver à la rivière. J'aimais ces mornes étangs qui paraissent collés sur le sol. J'aimerais aussi beaucoup les truites du Morvan, mais c'est un mets réservé dont les avoués indigènes de Château-Chinon et leurs confrères de Clamecy ont seuls le privilège.

Le Morvan n'avait pas d'autre voie de communication que des chemins de traverse. Ces chemins étaient presque en toute saison impraticables, mais selon moi ils étaient délicieux.

Ils étaient ordinairement bordés de haies hautes et touffues, que personne n'avait plantées, qui semblaient être venues là comme pour tenir compagnie au chemin, et

dont les propriétaires riverains ne s'étaient jamais ingéré de réprimer les écarts. Les divers arbustes dont elles étaient formées y faisaient, selon leur taille et la nuance de leurs feuilles, divers étages de verdure. Souvent au-dessus de cette masse inculte de feuilles s'élevait un long rideau de pommiers sauvages, pleins de fleurs blanches et de petits oiseaux gazouillant. Quelquefois aussi c'étaient des ormes tout assés, tout chenus, tout paralysés, dont quelques-uns n'avaient plus d'autre verdure que les plantes qui avaient pris racine dans les rides de leur tronc, et retombaient tout autour en guirlandes de fleurs. Ils étaient si vieux que le chemin semblait les avoir trouvés là.

Beaucoup de ces chemins étaient accompagnés d'un ruisselet qui se glissait le long de la baie et gazouillait comme un oiseau caché dans l'herbe. Au-dessus, pendaient des aubépines qui lui donnaient les débris de leurs fleurs à charrier. Quelquefois une épine égratignait sa surface et le faisait bondir et murmurer de colère. De temps en temps c'était une bergeronnette qui perchée sur une des branches les plus basses, faisait sa toilette et bai-

gnait dans l'eau les longues plumes de sa queue.

Dans les endroits où il se ralentissait, il était bordé de myosotis dont les fleurs bleues flottaient par milliers, comme de petites prunelles à sa surface. Son cours était obstrué d'une forêt de sombres cressons qu'il n'avait pas la force de courber, et, au milieu de son lit, ondoyaient des écheveaux d'herbes dont il s'amusait à démêler les longs fils.

Bien souvent monseigneur du ruisselet s'emparait sans façon du milieu du chemin, il s'y prélassait, il s'y trémoussait, il piaulait, il gloussait, il roucoulait, il avait l'air de se moquer de vous. Tout à coup, comme s'il l'eut fait exprès pour vous embarrasser, il formait une grande flaque d'eau qui vous barrait le passage. Quand son caprice le prenait, il vous quittait brusquement par un demi-tour à droite ou à gauche, disparaissait sous les racines d'un vieil orme ou sous une touffe de ronces, et allait se promener dans la prairie. Vous étiez obligé de le passer sur une poutre portée à chaque extrémité par deux grosses pierres ; pont branlant, qu'à la fonte des neiges le ruisselet ne manquait jamais d'emporter dans la haie.

.....*Pontem indignatus Arexes.*

Entre ces deux murailles de verdure il régnait un calme profond, comme sous la voûte d'une église, et vous y respiriez une fraîcheur délicieuse ; vous y étiez complètement seul et vous vous seriez cru égaré au milieu d'une savane de l'Amérique, si vous n'eussiez vu, de loin en loin, ondoyer, au dessus des bois, la fumée de quelque fourneau de charbon, ou que, de temps en temps, vous n'eussiez entendu la chanson d'un bouvier traîner dans l'espace ses notes plaintives.

J'aimais surtout le Morvan parce que c'est un pays qui ne ressemble à aucun autre ; les limites en sont profondément empreintes sur le sol ; aussitôt que vous y avez fait un pas, vous ne pouvez le méconnaître ; vous le distinguez des autres parties de la France aussi facilement que vous distinguez un prêtre d'un bourgeois ; il est à la surface du royaume comme une île au milieu de l'Océan, comme un clos entouré de murs sur le sol ras d'une vaste plaine.

Si vous venez de Clamecy, à peine avez-vous dépassé

la petite ville de Tannay et franchi l'Yonne, que déjà vous n'êtes plus en France ; le milieu qui vous environnait a changé comme une décoration de théâtre. La transition est aussi brusque que si du rivage vous mettiez le pied dans un fleuve ; la physionomie du sol, les mœurs des habitants, leur langage, leurs habitudes, leur costume, n'ont rien de pareil à ce que vous laissez derrière vous ; en quelques minutes vous avez fait deux cents lieues.

La mode qui s'insinue partout, qui ne dédaigne pas, toute grande dame qu'elle est, de se mirer au tesson de glace accroché à la muraille d'une chaumière, n'a pas encore pénétré dans le Morvan ; l'odeur de la soupe aux choux lui aura sans doute fait mal aux nerfs.

Dans le Morvan, le costume est inamovible ; vous diriez que pour tous les paysans il y a un uniforme de rigueur, un uniforme pareil à celui qui existe dans les maisons de correction : toutes les femmes, jeunes ou vieilles, sont vêtues d'une étoffe de laine à larges raies ; elles ont toutes aux jambes des bas de laine blanche, toutes aux pieds des sabots étrangement tatoués, recouverts d'un carcé de peau de mouton, et toutes sur la tête un large et

épais bonnet d'indienne piquée, derrière lequel se carre un large chignon. Probablement les matrones gauloises avaient un bonnet d'indienne et un chignon. Si, avec cet accoutrement disgracieux quelques-unes d'elles sont encore jolies, il ne faut pas leur en faire compliment ; c'est que véritablement elles ne peuvent être laides.

Pour les hommes, ils ont encore dans leur costume moins de prétention que ces dames ; en toute saison ils vont pieds nus dans de gros sabots : vous diriez que la laine rayée est l'épiderme des naturels du pays ; jamais les ciseaux des couturières Morvan elles n'ont coupé d'autre étoffe. Les vestes et les pantalons sont invariablement rayés comme les jupes, je serais même tenté de croire, si je n'avais pas vu de moutons dans le Morvan, que leur toison y est rayée. Tous les hommes, les enfants même, portent un chapeau rond dont les bords sont d'une largeur si démesurée, que trois amis, sous cette galette de feutre, pourraient aisément s'abriter d'une averse. Ces braves gens, vus du haut du clocher, quand ils s'arrêtent, au sortir de l'office, devant le porche de l'église, pour deviser de leurs affaires, vous feraient l'effet d'une couche

de grands champignons noirs.

Mais alors on était en hiver, et j'avais été surpris en route par le dégel ; le Morvan n'était rien moins que ce je viens de dire : il était laid, malade, enrhumé, catarrheux ; il était de mauvaise humeur ; ses montagnes dégouttaient de pluie ; ses vallées étaient noires ; il n'y avait plus de ciel sur ses cimes ; ses ruisselets si clairs étaient devenus de sales torrents, et ses beaux chemins de traverse n'étaient plus que des fossés pleins d'eau et de boue.

Je voyageais comme on se promène, en amateur, en artiste ; bien mieux encore qu'en artiste, car je n'avais rien qui m'embarrassât, pas même un sac. J'avais mis toute ma défroque militaire à la diligence : mon schako, mon sabre, etc. ; et je n'avais gardé de mon uniforme que ma capote et mon bonnet de police.

Cependant, je n'allais pas plus vite qu'une armée embarrassée de gros bagages ; j'avais mis six jours pour faire vingt-cinq lieues.

J'arrivai à Autun dans les avents de Noël, semaine lugubre, pleine de fantômes et d'apparitions, congé sinistre

qu'obtiennent les trépassés pour sortir un moment de leurs sépulcres et aller tourmenter de leur malencontreuse effigie les héritiers récalcitrants qui ne leur ont point fait dire de service. Il était quatre heures et demie du soir ; un froid âpre avait succédé au dégel. La nuit commençait à s'épaissir ; elle enveloppait déjà de ses grises fumées le sommet des édifices, et les réverbères, dépouillés de leurs rayons, apparaissaient comme des charbons ardents au milieu du brouillard.

Mon premier soin fut d'aller à la mairie quérir un billet de logement. Monsieur le maire m'adressait, bien à son insu sans doute, à un certain Rudeface, boucher. Je me renseignai auprès, du premier bourgeois que j'avisai dans la rue, du domicile du boucher Rudeface ; j'appris qu'il logeait dans une rue écartée, à l'extrémité du faubourg. Cela ne m'arrangeait pas. L'excentricité de ce domicile amphibie me fit concevoir, de la position sociale de M. Rudeface, une assez piètre opinion ; j'aurais bien parié que son nom ne se trouvait pas sur la liste des commerçants notables du pays, et que ce n'était pas de ces gros bouchers, tout flanqués d'écus de six francs, qui font

sensation sur les champs de foire. Décidément les buveurs d'encre de la mairie m'avaient floué ; j'avais un mauvais billet de logement. Car, bien que le soldat n'ait droit d'occuper, à la chandelle et au feu du pékin, que l'espace tout juste qu'il tient dans les rangs ou que son corps doit couvrir sur le champ de bataille, malgré ses déceptions quotidiennes, il espère toujours davantage.

Selon les renseignements topographiques qui m'avaient été donnés, je tournai deux ou trois fois à droite, autant de fois à gauche, je marchai devant moi, je revins sur mes pas, et je me trouvai à peu près hors du faubourg indiqué. La rue s'était changée en grand chemin, les haies commençaient à remplacer les murs, les maisons devenaient clair-semées, elles étaient séparées par des jardins ou des champs, et semblaient courir l'une après l'autre ; bientôt elles ne se montrèrent plus que d'un seul côté de la rue. À ma droite se dressait une grande montagne ronde dont la croupe noire était tachée de larges plaques de neige ; vous eussiez dit un monstre gigantesque accroupi sur le bord du chemin, et qui guettait les passants pour les dévorer.

La bise me dévorait le visage et me rongait les oreilles. Elles sifflait autour de ces chétives demeures comme si elle eut lutté contre elles et qu'elle eût voulu les tordre entre ses tourbillons. Elle râlait entre les arbres de la montagne comme un homme qu'on égorge.

La nuit était fermée depuis longtemps. Les ténèbres étaient épaisses et compactes. Elles me touchaient, elles me glaçaient le front, elles déposaient leur blanche poussière sur mes cheveux ; si j'avais voulu retirer mes mains de mes poches, j'aurais pu les prendre à poignées.

Le premier être vivant que je rencontrai dans cette rue fut un chien attardé qui me lâcha une bordée d'aboie-ments ; bientôt une espèce de jardinier parut sur le seuil de la porte armé d'un fusil.

— Pardon, dit-il, je vous avais pris pour un loup.

— Et votre chien, m'a-t-il pris aussi pour un loup ?

— Mon chien, lui, vous a pris pour un voleur.

— Grand merci ! il paraît alors que cette rue a bonne

renommée ; mais indiquez-moi au moins la maison du boucher Rudeface.

— Au bout de ce mur ; et il referma sa porte.

Je me trouvai bientôt devant un vieux pignon cassé par le temps et coiffé de travers comme un crâne. J'ouvris, je ne sais comment, toute par la grâce de Dieu sans doute, une petite porte cintrée, bardée de clous comme un homme d'armes. Je descendis quelques marches. J'étais dans une chambre à peu près obscure comme doit l'être un tombeau percé. Des fentes d'une cloison en planches sortaient quelques fils de lumière tendus de bas en haut qui marquetaient la muraille de petites plaques rouges. Je jugeai que c'était derrière cette cloison que se tenait la famille de mon une voix aigre comme une fausse note de hôte. J'appelai : clarinette, et qui m'entra comme un clou dans les oreilles, me répondit :

— Nous n'avons pas le temps de nous déranger ; cherchez : la porte est à droite, et le loquet à gauche de la porte.

Je mis la main sur quelque chose de doux et de mat, de suintant et de graisseux, dont le contact me fit tressaillir comme si j'eusse touché une plaie. C'était le loquet ; j'ouvris la porte ; une odeur nauséabonde me saisit aux narines.

Sous mes yeux était un tableau qui, à la victime près, était une copie exacte de l'assassinat de Fualdès. Sur une table était étendue une énorme truie, dont les flancs ouverts pendaient à droite et à gauche ; ses entrailles épanchées autour d'elle répandaient une fumée tiède et grise, qui faisait suer les poutres noires du plancher.

Une femme était accroupie au pied de la table ; elle recevait ; dans un baquet le sang qui s'échappait en sanglotant de la gorge coupée de l'animal, et semblait pétrir quelque chose entre ses mains ; le sang lui était monté jusqu'aux coudes, et vous eussiez dit qu'elle avait des mitaines écarlates.

Un homme de haute taille, tout balaféré de sang, les bras retroussés, s'occupait à dépouiller la truie. Il tenait un couteau entre ses dents et enfonçait son poing fermé

sous la peau de l'animal pour la détacher des chairs.

Un enfant d'une douzaine d'années, dont les cheveux bruns étaient tellement collés les uns avec les autres, qu'ils ne formaient plus qu'une calotte, et que leurs tresses ressemblaient à des tresses de marbre noir, se tenait auprès de lui, une lampe à la main, immobile comme un candélabre.

Des blocs de chair étaient accrochés à la muraille. La graisse suintait le long de ces pierres noires et pourries, et y avait formé, en se figeant, comme des espèces de stalactites. Cinq à six grosses branches de chêne, qui, bien certainement, n'avaient point payé de droits à l'octroi, brûlaient dans une haute cheminée. Devant ces gigantesques tisons bouillait une chaudière dans laquelle remuait et se plaignait une grosse hure de porc. Ce feu monstre effaçait les clartés de la lampe. Il donnait aux objets une teinte ardente, et dessinait, en ombres grises, sur la muraille, le tableau que je viens de décrire. Tout ce qui m'entourait, ce qui frappait mes yeux, était sinistre ou dégoûtant. Vous eussiez dit, de cette chambre, une des salles de l'enfer.

Je devinai bientôt que mon hôte n'avait pas l'honneur d'être boucher. Le maire disait boucher sur son billet de logement, par euphonie, par politesse pour un de ses administrés. Rudeface était tout simplement un écorcheur. Son industrie consistait à dépouiller des truies, dont il vendait la chair au marché, et dont il livrait la peau au layetier, qui en habillait des couvercles de malles.

Je fus tenté un instant de renoncer à cette dégoûtante hospitalité, mais ma bourse s'était tellement amoindrie durant mon expédition du Morvan, qu'il ne me restait qu'à peine de quoi prendre le coche d'eau à Châlons. D'ailleurs, j'avais froid, j'étais las, et je reculai devant cet instant de cruelle douleur qu'éprouve le voyageur fatigué, lorsque, après s'être arrêté quelques minutes, il faut qu'il remette ses jambes en mouvement.

J'avisai une chaise d'assez honnête apparence, j'écartai avec soin les pans de ma capote, et je m'établis auprès de la cheminée ; j'éprouvais un indicible bien-être à étendre devant cette flamme mes membres raidis par la fatigue, car je défie l'homme le plus riche, le plus puissant, le plus admiré de la terre, de trouver une volupté

plus friande que celle de se chauffer quand il fait froid et de se reposer quand il est bien las. Au fait, ce sinistre foyer avait deux avantages qui manquent à beaucoup d'autres foyers que font les fashionables et les grands seigneurs : il débordait de chaleur et ne fumait pas.

Eh ! Mon Dieu, me dis-je, qu'est-ce donc que la propreté ? Une chose de convention comme toutes les autres choses. Elle change selon les latitudes et les températures. La propreté d'ici n'est pas celle de là-bas. L'hidalgo espagnol se carre dans sa vermine, le cavalier hongrois s'oint de lard rance, comme un canon de fusil ou une lame de sabre qu'on emmagasine. Les Tartares portent à leur cou les excréments de leur grand lama, et les anthropophages du nouveau monde boivent dans le crâne de leurs ennemis comme des européens dans un verre bien rincé. Nous-mêmes qui faisons sur tout les délicats, qu'est-ce que nos pommades ? De vieilles graisses parfumées. Nos brillantes teintures ? Un amalgame de sales drogues, dans lesquelles nous ne voudrions pas tremper le doigt. Ces fromages de toutes sortes, qu'on sert sur nos tables pour nous aiguïser un reste d'appétit ? Du laitage

en putréfaction. Ces huîtres, dont nous sommes si voraces ? Des crachats vivants. Que sont ces taches dégoûtantes qui salissent la veste du marmiton ? Quelques gouttes de ces sauces que nous avons savourées avec délices. Et nos belles jeunes filles que dérobent-elles à nos yeux, sous cette peau blanche et rose que nous baisons avec passion ? De la bile, des humeurs, des chairs rouges parsemées de filets blancs, et de hideuses membranes ramifiées de sang. Ramené à la raison par cette tirade philosophique, je me mis à fredonner :

Qu'on est heureux, quand on trouve en voyage
Un bon souper et surtout un bon lit.

Il y avait à peine dix minutes que j'étais assis, lorsque le boucher alla fermer la porte d'entrée aux verrous.

— Eh ! L'ami, lui dis-je, il me semble qu'il est encore de bonne heure pour se verrouiller ainsi.

— Il n'est jamais trop tôt, répondit-il brusquement, quand on n'attend plus personne.

— Cependant, si je voulais sortir pour aller chercher ce qu'il me faut pour souper ?

— Ce seraient des pas perdus ; je suis cabaretier en même temps que boucher, et nous vous fournirons à bon compte tout ce qu'il vous faudra.

Cette offre de Rudeface n'était pas ragoûtante, et d'ailleurs la fatigue m'avait ôté l'appétit. Je lui répondis qu'il ne me fallait rien, que j'avais dîné en ville. La femme comprit mes répugnances ; elle détourna la tête et m'envoya un regard oblique dont elle eût voulu, j'en suis bien sûr, faire un stylet.

— Peut-être, dit-elle, d'une voix pareille à un coup de fouet, Monsieur n'aime-t-il pas à manger dans les cabarets ?

— Pardonnez-moi, madame, lui répondis-je fort tranquillement, j'y mange volontiers quand ils sont tenus avec propreté et que l'hôtesse en est avenante.

— Il faudrait sans doute à Monsieur, au lieu d'un fagot d'épines pour enseigne, un rosier couvert de fleurs.

— Pas tant de discussion, femme ! S'écria le boucher, le camarade est bien libre d'aller se coucher sans souper,

si cela lui convient.

— Peut-être, grommela-t-elle entre ses dents, n'a-t-il pas de quoi payer son souper.

— Silence, encore une fois, femme ! S'écria de nouveau le boucher, d'un ton qui prouvait qu'il était le maître au logis, silence ! Ou bien...

Après être resté une heure environ auprès du feu, je déclarai à Rudeface que je désirais aller me coucher.

Le boucher prit la lampe et je le suivis ; il me fit traverser une petite cour, nous escaladâmes trente marches au moins d'un escalier sans rampe, raide et étroite échelle de pierre collée contre la muraille, et nous nous trouvâmes sur un palier large comme un plateau à servir le café. C'était là qu'était ma chambre. Comme j'allais y entrer, un tourbillon de vent s'engouffra dans la cour et éteignit la lampe. Rudeface se disposait à s'éloigner.

— Au moins, lui dis-je, vous aurez bien la complaisance d'aller rallumer cette lampe.

— À quoi bon ? Répondit-il, vous trouverez bien votre lit sans lumière.

— Mais pour me déshabiller !

— Je présume que vous n'êtes pas une coquette qui faites une toilette de nuit.

— Toujours est-il qu'il faut que je sache où vous me mettez.

— N'allez-vous pas faire le délicat ! De plus huppés que vous, sans vous mépriser, ont logé dans cette chambre, et personne ne s'en est plaint.

Ces raisons n'étaient pas sans réplique, mais elles étaient celles du plus fort ; il fallait bien que je m'y rendisse. À peine eus je mis le pied dans la chambre, que Rudeface tira la porte, la ferma à double tour et emporta la clé ; cela fut sitôt fait que je n'eus pas le temps de m'y opposer.

— Eh ! Rudeface ! M'écriai-je en donnant un grand coup de pied contre la porte, boucher maudit, prétends-tu

m'enfermer ici comme un porc dans ton écurie ? Rouvre cette porte où je vais la défoncer !

— Bonsoir, camarade, me répondit tranquillement Rudeface du milieu de l'escalier ; demain, quand il faudra que vous vous leviez, on viendra vous éveiller.

Bientôt après j'entendis le bruit de ses talons ferrés résonner sur le pavé de la cour. Que faire ? Briser la porte ? Elle était en chêne et d'une solidité à résister à une pièce de siège, et d'ailleurs il s'en serait suivi entre moi et Rudeface, morvandau de la plus rude et de la plus grande espèce, une lutte qui n'eût pas été à mon avantage. Je me résignai donc en homme qui savait se plier à toutes les exigences de la vie, à subir les sept ou huit heures de détention auxquelles me condamnait mon hôte.

J'eus bientôt trouvé mon lit ; il était un peu dur, mais il n'avait pas de vices essentiellement rédhibitoires, et les couvertures en étaient suffisamment épaisses. À tout prendre, cela valait mieux que les planches noueuses d'un lit de camp ou que l'herbe froide d'un bivouac. Cinq minutes après j'étais couché.

J'étais harrassé de fatigue, et cependant le sommeil, ce bon sommeil qui aime tant les voyageurs et les soldats, ne me venait point.

J'étais mal à mon aise dans ce lit ; ces draps me dégoûtaient, ils exhalaienent une odeur de suif : on eût dit qu'ils avaient été lavés avec de l'eau de vaisselle ; je me comparais à une saucisse dans son enveloppe de graisse ; je n'osais ni me retourner ni m'étendre ; des images sinistres, des lambeaux de l'assassinat de Fualdès flottaient dans mon esprit ; je me rappelai avec une vague terreur tout ce que j'avais vu chez ce boucher, et lui-même n'était-il pas un hideux et sinistre personnage ? Dans quelle intention m'avait-il enfermé dans cette chambre ? S'il lui prenait fantaisie de m'assassiner, qui l'empêcherait d'exécuter son dessein ? Qui distinguerait sur ses habits la trace de mon sang, de celui qu'il versait tous les jours ; et comment découvrirait-on mon cadavre quand il l'aurait enterré et qu'il aurait fait pousser dessus des navets et des carottes ?

Je me rappelai malheureusement ce pâtissier du règne de Philippe-Auguste, qui faisait avec de la chair

d'homme, des pâtés célèbres dans Paris. Serait-il donc impossible que Rudeface fût un contrefacteur de ce scélérat ? Pourquoi n'assassinerait-il pas ceux qui viennent dans son auberge pour avoir leur chair et leur graisse ?

Qu'est-ce qu'un boucher ? Me disais-je, le manche d'un couteau plutôt qu'un homme. Sa profession, c'est le meurtre ; son spectacle de tous les instants, c'est l'agonie. Il a toujours les mains dans le sang, toujours les bras plongés au milieu des entrailles fumantes. Toute mort n'est pour lui qu'un trou fait à la gorge avec une lame bien effilée. Rudeface ne me considère sans doute que comme un animal qui a une peau de drap bleu et des bracelets dorés aux pattes de devant.

Au moins les victimes du mitron avaient pour cercueil une boîte de pâte artistement travaillée. Ils étaient servis dans des plats d'argent sur les meilleures tables de la capitale. Le séloges qu'on faisait du succulent hachis leur tenait lieu d'oraison funèbre. Mais moi, je n'aurai pour tombeau que ce noir et horrible chaudron que j'ai vu bouillir au foyer de Rudeface, et ma dépouille mortelle servira peut-être à graisser l'essieu d'une voiture de rou-

lier.

Je n'étais ni éveillé ni endormi. J'étais dans un de ces douloureux engourdissements que doit éprouver un homme qu'on magnétise. Mes pensées avaient quelque chose de l'indécision, du rêve et de la solidité de la réflexion. J'aurais pu les comparer à ces statuettes qui ne sont plus molles, mais qui ne sont pas encore durcies.

La bise qui hurlait autour de moi se tut un instant. Je crus entendre comme un bruit à l'extrémité de la chambre. Je me fis immobile, je retins ma respiration, et j'écoutai. Il y avait, en effet, dans cette chambre, un bruit que je ne comprenais pas : un bruit d'avant Noël peut-être. C'était un bruit sourd, périodique, mesuré, semblable à celui d'une gouttière qui tombe à des intervalles égaux et s'écrase sur le pavé.

Ce bruit étrange venait merveilleusement en aide aux idées sinistres qui m'agitaient ; j'eus peur, peur d'autre chose que de perdre la vie, peur de je ne sais quoi, une de ces peurs superstitieuses qui viennent non de la faiblesse du courage, mais de l'infirmité de la raison ; je m'imagi-

naï que ce bruit pouvait bien être en effet un bruit d'avant Noël.

Trépassé ! M'écriai-je, qui que tu sois, que tu viennes du paradis ou de l'enfer, explique-toi plus clairement ou tais-toi. Tu vois bien que tu me troubles, que tu m'empêches de dormir. Si tu es une âme en peine qui demande des prières, je te préviens que tu t'adresses mal : je suis un soldat qui ne prie point pour lui-même, et lu es trop raisonnable pour exiger que je t'achète des messes sur ma solde.

Cependant le bruit allait toujours son train, impassible et lent, sans s'inquiéter s'il avait un voisin auquel il faisait peur ; vous eussiez dit l'horloge éternelle qui compte les siècles. En tous cas, si c'était la voix d'un trépassé, ce trépassé devait avoir été de son vivant quelque vieil employé de bureau régulier dans son allure comme une pendule.

Au fait, me dis-je, qu'ai-je à craindre d'un bruit faible et timide qui se cache dans cette muraille, d'un bruit que j'écraserais d'une chiquenaude, et que couvrirait la voix

d'un grillon. S'il me fait quelque mal, ce ne sera pas du moins celui de me rendre sourd.

Je m'armai de courage, je résolus de pénétrer le mystère de ce bruit équivoque ; je me levai et j'allai droit vers le lieu d'où me il semblait partir ; comme je me dirigeais en talonnant vers la muraille, mes deux mains se posèrent sur quelque chose d'humide, de douillet, de gluant, de chaud, semblable à des chairs dépouillées ; en même temps mon pied heurta quelque chose qui sonna creux ; je me baissai, et je reconnus que c'était un baquet. Ce baquet accusateur me révéla toute une scène de violence et de meurtre ; plus de doute, Rudeface était un assassin ! L'objet sur lequel mes mains s'étaient posées était un cadavre, un cadavre qui pendait le long de ce mur, la tête en bas, et qui laissait tomber à petit bruit une gouttière de sang. J'avais vu plusieurs fois la mort, mais je ne l'avais jamais vue sous cette forme. Je sentis tout mon corps s'inonder de sueur, puis j'eus froid jusque dans la moelle des os ; j'étais prêt à défaillir, je voulus m'appuyer contre la muraille, mais ma main se posa de nouveau sur le cadavre. Je poussai un cri d'horreur, je me traînai vers mon

lit, et j'eus à peine la force de me hisser dessus.

Mes idées tournaient autour de mon cerveau ; il me semblait que je voulais les saisir l'une après l'autre, pour les remettre à leur place ; mais elles m'échappaient comme des écoliers indisciplinés au maître qui veut les réunir.

Par une étrange hallucination, je voyais le cadavre accroché au mur, le ventre ouvert ; il me parlait comme s'il eût été encore vivant. Seulement les sons s'échappaient par l'ouverture qu'il avait à la gorge. Je lui demandai si Rudeface faisait bien souffrir ses victimes, si le couteau lui avait bien fait mal en lui traversant le larynx et si cela ne l'incommodait pas d'être ainsi placé à l'envers.

Je fermai les yeux, et cet horrible mirage s'effaça. Je me trouvai étendu sur mon lit, quasi raide ; mais le froid m'avait ranimé ; la vie me revenait par tous les organes, mes idées se ralliaient comme une troupe qui a cédé un instant à une terreur panique. Maintenant que le danger qui me menaçait n'avait plus rien de mystérieux, que je le voyais tel qu'il était, je n'avais plus peur ; car la peur, ce

qui la fait, ce n'est pas le danger lui-même, ce sont les images que l'imagination évoque à l'entour.

La peur, c'est une absence de raisonnement, c'est l'envahissement du cerveau par une idée qu'on n'a pas eu le temps d'analyser, c'est une explosion subite du sentiment de la conservation. J'étais maintenant de sang-froid, je m'enfonçai sous ma couverture et j'examinai ma situation sous tous les aspects.

D'abord, il fallait partir d'un principe : c'était bien un cadavre qui s'était rencontré sous ma main ; cette chambre servait de succursale à la tuerie de Rudeface : c'était un abattoir privilégié, où, par un reste d'égards pour l'humanité, il expédiait les hommes.

Mais ce cadavre, pourquoi l'avait-il laissé accroché à ce mur comme un vêlement oubliée un porte-manteau ? la raison en était facile à concevoir. Il avait l'intention de l'enfourer ou de le dépecer pendant la nuit. Surpris par mon arrivée, il n'avait pas eu le temps de le faire disparaître. Rudeface avait raison de dire qu'aucuns de ceux qui avaient occupé cette chambre ne s'étaient plaint ! Eh !

Pourquoi se seraient-ils plaint ? S'il est vrai que tous les habitants de la Terre marchent la tête en bas, Rudeface, lui, les avait redressés. Ainsi, tout s'expliquait. Si la lampe s'était éteinte sur le palier, c'est qu'il ne voulait pas que je m'aperçusse trop tôt du voisin qu'il m'avait donné, et s'il m'avait enfermé dans cet ossuaire, C'était de peur que je ne cherchasse à prendre la fuite. Pour cacher son premier meurtre, il se trouvait dans la nécessité d'en commettre un second. C'est ainsi que, dans toutes les professions, quand on croit avoir fini, souvent on n'a qu'à moitié fait.

Il viendrait sans doute au milieu de la nuit pour m'égorger. Il se flattait de me trouver profondément endormi ; mais il avait compté sans moi. Je ne pouvais, en conscience, lui abandonner ma vie comme un imbécile mouton. La vie d'un homme est une chose importante et il ne peut pas la donner au premier qui en a besoin ; cette vie, Dieu ne l'a pas mise dans une coquille d'œuf ou dans une bulle de savon ; on ne l'écrase pas entre deux doigts comme un insecte ; on ne la prend pas comme un fruit au bout d'une branche ; on ne l'escamote pas comme une

montre dans un gousset, surtout quand elle appartient à un soldat. Le sang s'achète avec du sang.

Si Rudeface avait eu des procédés, qu'il eût su vivre, qu'il m'eût expliqué poliment ce qu'il voulait, qu'il m'eût dit : fourrier, j'ai besoin de votre hypostase pour faire des saucisses, j'aurais vu ce que j'avais à faire. Mais du moment qu'il avait recours à des moyens déloyaux, qu'il abusait de ma confiance, qu'il voulait m'avoir par surprise, c'était à moi de me défendre, je le devais, ne fût-ce que par amour-propre, pour lui prouver qu'un soldat est toujours sur ses gardes et qu'on ne le surprend point comme un marchand de cochons.

Mais quels moyens de résistance avais-je à opposer à Rudeface ; Il était d'une force herculéenne, il serait armé jusqu'aux dents, et sans doute soutenu par sa femme, qui viendrait recueillir mon sang dans son baquet ; car du sang d'homme ce doit être bon à quelque chose, et ces gens-là ne voudraient rien perdre de leur meurtre.

Moi, au contraire, j'étais seul. J'étais d'une force physique très moyenne ; un de ces muscles que j'avais vu

jaillir sur les bras de Rudeface en aurait fait trois des miens, et de plus j'étais sans armes. J'avais bien dans ma poche un petit canif anglais ; mais à quoi cela était-il bon ? Tout au plus à rogner des ongles ou à couper une verrue. La vie d'un homme, surtout d'un homme comme était Rudeface, ne se trouve pas à la surface de son corps, et pour l'atteindre il faut fouiller profondément dans sa poitrine.

Ces armes que j'avais mises si follement à la diligence, mon épée de sous-officier, mon coutchillo apporté d'Espagne, le stylet que j'avais pris aux mains d'un *sisi-gnor* jaloux qui m'attendait au coin d'une rue pour me souhaiter le bonsoir, je les voyais reluire et passer devant mes yeux, comme l'homme tourmenté par la soif voit couler le ruisseau au bord duquel il s'est reposé.

Un soldat ne pas avoir d'armes ! Je n'avais point d'armes, et dans une heure on viendrait m'assassiner. J'aurais donné mon bras gauche pour un chétif bout de lame, pour un morceau d'acier de six pouces, bien alité et bien emmanché.

Cependant, tout n'était pas désespéré : le débat que j'avais avec Rudeface était sérieux et valait la peine d'être soutenu jusqu'au bout. Mon plan de défense fut bientôt arrêté ; je m'habillai, j'arrachai de la couchette une des barres de chêne qui soutenaient la paillasse, et je m'en fis une massue. Je traînai ensuite le lit contre la porte. Pour le rendre plus pesant j'entassai dessus toutes les chaises que je pus rencontrer. Cette gouttière de sang qui tombait à côté de moi était tarie ; mon voisin n'avait plus besoin de son baquet : j'allai le chercher et je le plaçai à l'entrée de la porte comme une espèce de chausse-trappe, dans laquelle Rudeface ne pouvait faire autrement que de s'embarrasser. La porte ne pouvait maintenant s'ouvrir qu'avec effort : aussitôt qu'elle serait entrebâillée, je me précipiterais sur le boucher. Il ne me fallait qu'un coup bien appliqué pour l'étourdir, et deux ou trois autres coups pour l'achever. Quanta la femme, une fois qu'elle serait veuve, elle ne serait plus à craindre. Je la contraindrais, le couteau de son mari sur la gorge, de m'ouvrir la porte de la maison, et j'irais passer le reste de la nuit dans quelque hôtellerie.

L'instruction du procès me retiendrait peut-être quelque temps à Autun ; mais, je n'étais pas pressé, la campagne ne devait s'ouvrir qu'au mois d'avril, et je profiterais de mes loisirs pour explorer les environs et compléter ma description du Morvan.

Ce plan de campagne me paraissait très bien imaginé. Mon capitaine à ma place n'eût pas fait mieux. J'étais plein d'ardeur et de résolution, une vigueur inaccoutumée affluait dans tous mes nerfs ; je me sentais de force à ouvrir du premier coup, comme une calebasse, le crâne de Rudeface, ce crâne eût-il été en fer battu. Je me promenais de long en large, tenant ma barre de lit au port d'armes ; de temps en temps je m'arrêtais pour écouler, mais sur les escaliers et dans la cour rien ne bougeait.

Jusqu'à présent, la bise ne m'avait apporté que quelques lambeaux déchirés de l'horloge ; mais, entre deux bouffées de vent j'entendis distinctement sonner une heure. Ainsi il y avait à peu près cinq heures que j'étais là assis sur le couvercle de mon cercueil, attendant les conclusions du lugubre réquisitoire que le sort prononçait contre moi.

J'attendais Rudeface avec une sorte d'impatience. On voit bien, dis-je, que cet homme n'a pas reçu la moindre éducation ; il fait horriblement attendre ses clients. Veut-il me faire monter ici la garde jusqu'à demain ? Prend-il un fourrier de l'empire pour un veau qu'il attache à la porte d'un cabaret et qu'il laisse meugler piteusement tandis qu'il vide tranquillement sa bouteille ? L'exactitude est bien la politesse des rois, pourquoi ne serait-elle pas celle des meurtriers ? D'une façon ou d'une autre il faut que cela finisse ; le froid commence à me gagner ; ce misérable écorcheur sera cause que j'attraperai un rhume.

Au haut de la muraille, clignotait une petite fenêtre, dont le châssis était formé de quatre petits carreaux, et qui laissait voir de l'horizon un carré large tout juste comme un foulard. Cette louche et misérable lucarne, à laquelle une toile d'araignée eût pu servir de rideau, était placée de telle façon que, si la chambre eut été retournée, elle se fut trouvée à une distance convenable du en sol. À la rigueur, un homme d'un volume ordinaire, pouvait, en écorchant un peu son pantalon, passer par cette ouverture ; mais la difficulté était d'y arriver.

Cependant, en dressant la couchette contre la muraille et en montant sur les barres comme sur une échelle, il n'était pas impossible de se hisser jusque-là ; puis, avec un peu de chance et à l'aide d'un drap attaché quelque part, on pouvait espérer de parvenir à peu près sain et sauf jusqu'à terre.

J'eus plusieurs fois l'idée d'essayer de ce moyen de retraite ; mais il me fallait détruire une barricade et recommencer une nouvelle construction. Ce travail m'eût coûté beaucoup de peine ; il était beaucoup plus simple d'assommer Rudeface. C'était d'ailleurs le procédé le plus sûr et en même temps le plus glorieux. À ma place vous eu eussiez dit tout autant. Quand votre ennemi se permet de vous couper la retraite, croyez-moi, passez-lui sur le ventre : je ne saurais vous donner un meilleur conseil.

La bise avait fini par s'endormir. J'entendis sonner deux heures. Deux heures ! C'était bien tard pour tuer un homme, le dépecer, laver les traces de son sang et enfouir sa carcasse sous une terre gelée. Ducray-Duminil, l'auteur de *l'Enfant de la forêt*, a établi comme un axiome que minuit est l'heure du crime. Rudeface n'avait donc pas lu

Ducray-Duminil. J'attendis encore quelque temps. Les quarts et les demi-heures prononcés à voix basse par l'horloge se succédaient lentement, mais sans apporter aucun changement à ma position. Je piaffais comme un cheval que son cavalier laisse à la pluie. J'étais vexé que Rudeface ne vînt pas ; le bruit de ses pas sur l'escalier m'eût fait tressaillir d'aise comme le premier coup de canon d'une bataille. Je m'étais familiarisé avec la pensée de lui briser le crâne. Cette pensée, c'était un étranger, aimable et bon compagnon, que j'avais rencontré sur ma route et dont je me séparais avec regret.

Rudeface me faisait tort d'une belle aventure et d'un récit dramatique au feu du bivouac. J'écoutai encore une fois ; n'entendant rien venir je licenciâmes mes idées belliqueuses et je résolus d'aller me coucher. Rudeface s'était endormi ou bien il présumait que je ne m'apercevrais pas de la présence du cadavre avec lequel il m'avait fait passer la nuit, et il viendrait m'éveiller avant le jour.

J'allais remettre ma barre de chêne à sa place, c'est-à-dire dans son fourreau, lorsqu'un bruit de pas qu'on cherchait à assourdir se fit entendre sur le chemin, et quelque

chose de lourd tomba à terre. En même temps, la porte de la maison s'ouvrit avec précaution ; un jet de lumière traversa comme un éclair la petite fenêtre et illumina le plancher ; puis tout rentra dans l'obscurité et le silence. Je revins à la porte et je collai mon oreille contre le carreau ; j'entendis bien des voix sourdes, confuses, au-dessous de moi mais je ne pouvais distinguer aucune parole. Je ne doutai pas alors que Rudeface ne fût le chef d'une troupe de meurtriers. Ses gens revenaient sans doute d'une expédition, et le capitaine Rudeface avait attendu leur arrivée pour m'expédier. En ce moment ces bandits menaient en sûreté leur butin. J'avais devant moi un quart-d'heure de trêve, je résolus d'en profiter pour m'échapper par la petite fenêtre. J'arrachai le matelas et la paillasse du lit ; je dressai la couchette contre la muraille, et je me hissai jusqu'à la fenêtre. Mais j'avais pris une peine inutile, cette fenêtre était fermée par des barreaux de fer.

Alors toutes mes espérances de salut s'en allèrent. La résistance devenait impossible ; comment pourrais-je, tout seul et sans armes, me défendre contre plusieurs

hommes bien armés ? Ainsi j'étais voué à une mort certaine, à la mort ignoble d'un animal de boucherie. Mon cadavre serait là, suspendu par les pieds à cette muraille ; nul ne saurait ce que je serais devenu. Ma mémoire serait déshonorée ; on écrirait au bas de mon nom, sur le contrôle de la compagnie : *déserteur !*

Mes camarades et mes deux ou trois maîtresses m'auraient bientôt oublié, mes frère, pour recueillir ma portion d'héritage, chercheraient à démontrer que j'étais mort et bien mort ; mais ma mère, elle, m'attendrait toujours, elle vieillirait rapidement dans les angoisses de l'incertitude ; il ne lui resterait pas de moi seulement un nom gravé sur une croix, seulement un peu de gazon où elle pût venir, à la Toussaint, s'agenouiller et pleurer son fils. Ce qui me contrariait encore de quitter la vie, c'est que nia masse était au grand complet.

Ah ! Bast, m'écriai-je, je n'ai plus besoin d'effets, de linge et chaussure. L'homme qui meurt est millionnaire, il n'a pas peur d'être exproprié de son cercueil. N'avoir besoin de rien ou tout avoir c'est la même chose.

La vie est une maladie incurable puisque ; le terme est le même pour tous, qu'importe qu'on y arrive à petits pas ou d'une seule enjambée ! Ces générations qui passent, ce sont de mauvaises pataches chargées de voyageurs. Celui qui arrive le premier au gîte, n'est-il pas le plus heureux ? ne vaut-il pas mieux s'arrêter quand le chemin est paré d'herbes et de fleurs, que le soleil est chaud et rayonnant, que les haies sont pleines d'oiseaux, que d'aller jusqu'à ce que le sol se couvre de boue et que viennent la neige et la pluie ? Le destin du papillon, qui ne voit que les jours parfumés et resplendissants de l'été, qui vit tout juste autant que la saison des roses, n'est-il pas préférable à celui de la mouche, qui se traîne grelottante jusqu'au mois de novembre et meurt phtisique et catarreuse.

C'est un bel âge pour s'en aller, quand on est jeune, qu'on a les joues vermeilles et le front couvert de cheveux bruns. Est-il décent de se présenter à Dieu ployé sur des béquilles, décrépité, branlant, éraillé ; n'est ce pas humiliant d'être obligé de lui dire, quand il vous reproche vos peccadilles de l'autre monde : pardon, seigneur, je

n'ai pas entendu.

Que fait-on sur Terre quand la paralysie vous met en quartier d'hiver dans un fauteuil et vous donne votre robe de chambre pour prison ? Comme c'est agréable de siroter de la tisane, et d'avalier, dans une cuillerée de semoule, la dernière de ses dents ! Le bel honneur, vraiment, d'être appelé *le père un tel* !

Peut-être le premier boulet qui passera m'emportera-t-il une jambe sur son aile ; peut-être un cuirassier hongrois me balafra-t-il le visage d'un coup de sabre. Ne vaut-il pas mieux mourir que d'aller sur une jambe de bois ; que de porter sur l'œil un bandeau noir ou d'avoir un menton d'argent ?

Qu'est-ce qu'un homme qui meurt tôt ? un homme qui se couche de bonne heure. Tous ces gens qui s'agitent à la surface de la Terre, que sont-ils ? une neige d'avril dont les flocons, après s'être balancés au vent, les uns une seconde de plus, les autres une seconde de moins, viennent se fondre sur le sol. Quelle différence faites-vous entre le flocon qui est encore neige et celui qui est déjà goutte de

boue ? Eh ! Mon Dieu, à l'heure qu'il est, combien y en a-t-il de plus jeunes, de plus beaux, de plus riches, de plus heureux, de plus regrettables que moi qui s'en vont ? Combien s'en iront encore pendant le quart d'été qui me reste à vivre, et dans cinquante ans, de tous ceux qui sont maintenant à la surface du sol, que restera-t il ? Une pincée de cendre, une poignée de Terre.

Ces réflexions me rendirent un peu de résignation ; car, hélas ! l'homme est ainsi fait, rien ne le console de son propre malheur comme le malheur d'autrui. Dans les grandes catastrophes, dans les inondations, dans le sac des villes, les hommes les plus faibles meurent sans effroi, parce que tout ce qui les entoure meurt avec eux.

Je songeai à adresser une prière à Dieu ; mais je réfléchis que c'était avec son autorisation que tout cela arrivait, qu'il ne tenait qu'à lui de me tirer de ce cercueil, et que cependant il m'y laissait enseveli. Je m'abstins donc ; j'approchai une seconde fois mon oreille de la porte : cette fois la scène avait changé ; c'était des cris confus que dominaient de temps en temps des éclats de plaisanterie. Évidemment la bande de Rudeface était à table. La

nuit avait été rude, et elle se délassait de ses fatigues dans une orgie.

Ainsi, les hommes de Rudeface n'étaient pas des conscrits, ils devaient avoir une longue expérience du couteau. L'idée du meurtre qu'ils allaient commettre ne leur ôtait pas l'appétit, et ils digéreraient très bien tout en faisant leur besogne ; ils devaient avoir la main sûre, et savoir où, pour la tuer d'un seul coup, il faut frapper leur victime. On doit toujours voir les choses du bon côté. Je pensai que c'était un avantage d'avoir affaire à des artistes, au moins ils ne me feraient pas souffrir. Être égorgé par un homme qui s'y entend, ce n'est rien : c'est moins que de se faire arracher une dent par un dentiste inexpérimenté.

Cependant, bien que la résistance fût inutile, je n'y avais pas renoncé. Se laisser tuer sans défense, c'est une espèce de suicide. Ce que je ne conçois pas, c'est que le condamné qu'on mène au supplice, n'engage pas, au pied de l'échafaud, une lutte terrible avec le bourreau ; que peut-il lui arriver de pis que ce qu'on lui réserve ? Pourquoi la gazelle ne se défendrait-elle pas contre le lion ?

Quand elle ne ferait que lui casser une dent, ce serait toujours cela. Je reportai ma couchette devant la porte, et je recommençai mes travaux de défense. J'espérais bien abattre d'un seul coup le premier qui tenterait de pénétrer dans la place. Je voulais lutter tant qu'il me resterait un souille de vie. Ce que j'avais à faire, celait de tâcher de mourir en me défendant : je m'épargnerais ainsi cet instant de cruelle agonie que passe la victime sous le genou du meurtrier.

Quand mes fortifications furent achevées, je repris ma barre de chêne, et je me remis à me promener de long en large dans la chambre. Cependant, Rudeface et sa troupe étaient à table. Je commençais à m'ennuyer ; pour tuer cette demi-heure qui me restait à vivre, je me mis à composer mon épitaphe. Cicéron n'a-t-il pas dit que les lettres sont une consolation dans toutes les situations de la vie ? Mais je ne pus faire que le premier vers, et encore manquait-il de césure. J'essayai alors de graver mon nom avec mon canif sur la muraille, au risque de placer les lettres l'une au-dessous de l'autre, comme les chiffres d'une addition. Cette tentative fut encore infructueuse ; le

froid me saisit aux doigts, et comme j'avais la main belle, je craignais d'attraper une engelure.

Cependant les choses ne pouvaient se passer ainsi, il fallait que je laissasse dans ce charnier une trace accusatrice de mon passage. Ma main s'arrêta par hasard sur mon livret. Je songeai à l'enfouir dans la paille. C'était à l'instar des empereurs romains, une médaille que j'enterrais dans mon cercueil. Si la justice faisait des perquisitions chez Rudeface, ce petit livre ne pouvait manquer de tomber entre ses mains.

Ce serait certainement un témoin plus sûr et plus explicite que les oies sauvages du confrère Ibicus. Va, misérable Rudeface ! M'écriai-je, bois à rasade, et dépêche-toi de vider tes tonneaux ; je pose la première cheville de ton échafaud ! Et j'étais si animé, que je frappais du poing contre la muraille, comme si j'eusse en effet enfoncé une cheville. Cette idée, de cacher mon livret, me souriait d'autant plus que j'avais écrit, sur le dernier feuillet, des stances sur le Morvan, dont je n'étais pas mécontent. C'était le meilleur moyen de donner, sans bourse délier, de la publicité à mon œuvre. Toutes les gazettes, quand je

serais devenu le héros d'une cause célèbre, ne manqueraient pas de s'emparer de mes vers et de jeter des guirlandes de fleurs de rhétorique sur le cercueil du grand poète, enlevé aux lettres par une mort si prématurée et si déplorable. La célébrité est comme la fortune, tous les chemins sont bons pour y arriver, et elle s'use souvent moins vile que la gloire.

Après cette longue et terrible veille, comme Jésus-Christ après sa sueur d'eau et de sang au Jardin des Olives, j'eus faim. Mais c'était une rage de faim, une faim insensée qui rugissait dans mes entrailles comme une bête féroce. Si le diable en ce moment eût daigné venir me tenter et qu'il m'eût offert de changer les 9 francs 10 sous qui me restaient contre un bon repas et un verre de rhum ensuite, il m'eût trouvé très facile en affaires ; j'enviais ce déjeuner suprême qu'on offre au condamné avant de le conduire au lieu de son supplice. J'aurais préféré un cigare, eût-ce été même un cigare à paille, à une couronne.

Cependant, ce jeûne de dix-huit heures après une marche de dix lieues, et cette faction pleine d'angoisses

que je faisais là par une nuit glacée, avaient épuisé mes forces ; cette ardeur fiévreuse qui, jusqu'alors, m'avait soutenu, s'était éteinte. Le froid me gagnait, il m'enveloppait, il m'étreignait tout le corps comme un linge mouillé. Le sommeil s'infiltrait malgré moi dans tous mes membres et semblait les pétrifier. Je m'endormais en marchant comme une rivière dont les eaux engourdies se figent, s'épaississent tout en coulant sous le souille de la bise. Je me plaçai en sentinelle auprès de la porte afin d'être prêt aussitôt que le moindre bruit surgirait sur l'escalier ; mais ma tête était devenue de plomb. Mes muscles détendus ne pouvaient plus la maintenir sur mes épaules, et elle tombait malgré moi contre la muraille. Cependant, la conscience du danger qui me menaçait m'était restée ; je comprenais vaguement que si je me laissais vaincre par cet engourdissement fatal, je ne me réveillerais plus que dans l'autre monde et avec un trou à la gorge. Mais le sommeil était devenu un sorte de paralysie, je ne pus y résister plus longtemps ; je me jetai sur mon lit, je mis ma barre de chêne à côté de moi et je m'enveloppai dans ma couverture ; un instant après, j'étais profondément endormi.

Quand je m'éveillai, un joyeux soleil éparpillait ses rayons sur mon lit. Je ne savais plus bien où je me trouvais, ni si j'étais vivant ou assassiné ; je portai la main à ma gorge, elle était dans un état satisfaisant. J'étendis les mains autour de moi, il n'y avait pas de sang sur mon lit ; je levai la tête et je cherchais le cadavre accroché à la muraille ; je m'attendais presque à ne l'y pas trouver : il me semblait que j'avais été le jouet d'une illusion. Le cadavre était encore à la muraille, il avait bien le ventre ouvert ainsi que je me l'étais représenté, et il était bien pendu la tête en bas... Mais, ô mystification ! c'était le corps d'une truie dépouillée, dont le sang s'était égoutté dans un baquet.

Un général qui a pris toute la nuit une haie pour un cordon de troupes ennemies, un factionnaire qui a tiré sur un fagot croyant tirer sur un kaiserlick, ne sont pas plus décontenancés que je ne le fus à la vue de celle malencontreuse truie. Dés ce moment, je pris la truie en aversion, et si elle n'eût pas été morte... Que dirait-on de moi au corps, si cette aventure y était connue ? une douzaine de coups de sabre ne m'acquitteraient pas avec les beaux

esprits du régiment. Ce qui me réhabilitait à mes propres yeux, c'est que dans tout cela il y avait bien moins un défaut de courage qu'une faute impardonnable de logique ; j'avais fait un mauvais syllogisme, et voilà tout. J'avais admis comme certaine la présence d'un cadavre dans ma chambre, et j'en avais conclu que Rudeface voulait m'assassiner. À ma place, Latour-d' Auvergne en personne en eût conclu tout autant ; le tort que j'avais eu, c'était de ne m'être pas assuré, avant de tirer des conséquences de ces lugubres prémisses, qu'elles étaient solidement établies. Voilà ce que c'est que de ne pas faire faire leur logique aux jeunes gens.

Toujours est-il que je désarmai ; je traînai mon lit dans sa place accoutumée ; je remis tout dans la chambre sur le pied de paix, et cette fois, je me couchai pour tout de bon.

Il était midi quand Rudeface vint me réveiller.

— Holà ! Camarade ! Monsieur le fourrier ! S'écria-t-il de sa grosse voix, est-ce qu'on est mort ici ? Je jetai sur lui un regard effaré. À la joyeuse lumière du soleil, il ne

me parut pas la moitié tant sinistre que la veille, car rien n'assombrit les objets comme la clarté mêlée d'ombre d'un flambeau, il est vrai qu'en l'honneur de Noël il avait mis une chemise blanche et fait sa barbe.

— Oh ! C'est vous, Monsieur Rudeface ; j'ai bien l'honneur de vous saluer.

— Eh bien ! Est-ce que vous êtes un soldat du pape ? Est-ce que vous ne marchez pas le jour de Noël ? Moi qui vous avais renfermé dans votre chambre de peur que vous ne nous fassiez lever trop tôt...

— Un soldat du pape, dites-vous ; je l'ai été en effet un peu cette nuit ; je mériterais, qu'au lieu de cet uniforme, on me fît porter une soutane.

Alors, pour me punir de ma sottise, je lui racontai *comment le fourrier avait eu peur.*

— Voilà qui est bon, dit-il ; Rudeface un coupeur de gorge, un marchand de chair humaine à la livre !... Voilà pourtant ce que c'est que la profession ; mais, si vous ne m'en voulez pas plus que je ne vous en veux, touchez-là.

Tous les torts sont de mon côté. Pourquoi aussi me suis-je avisé de vous faire coucher avec une truie ? Mais, pour vous rassurer complètement, je veux vous faire goûter de ce cadavre. C'est une truie de deux ans, fin-grasse ; vous m'en direz des nouvelles.

Il en coupa en effet un quartier, et recommanda à sa femme de nous mettre sur le gril une demi-douzaine de côtelettes. Ma foi la délicatesse avait reçu une bonne leçon. Nous déjeunâmes de grand appétit, et sans rancune de part et d'autre. J'avais jugé du vin par le bouchon du cabaret. Je reconnus avec plaisir que je m'étais trompé ; ce vin était excellent, et Rudeface ne l'épargnait point. Mon hôte était un bon convive, et c'était un très brave homme.

— On a mauvaise opinion de nous, disait-il, parce que nous tuons les animaux ; mais pour que tout le monde les mange, il faut bien que quelqu'un les tue. La belle petite maîtresse, qui mourrait plutôt que d'embrasser un boucher, est cependant bien aise d'avoir une belle pièce de bœuf dans son pot ou un bon quartier de porc à sa broche.

— Voilà comme ils sont tous, mon cher Monsieur Rudeface lui répondis-je ; ils méprisent la cause et ils mettent l'effet à profit. Ils veulent que les grands chemins soient sûrs, et ils font fi des gendarmes ; ils sont charmés qu'on les débarrasse des assassins, et ils marquent le bourreau d'infamie ; quand ils ont été volés, ils veulent qu'on leur retrouve le voleur avec leur argent dans sa poche, et, pour salaire, ils n'accordent à la police que l'injure et le dédain.

Lorsqu'il fut question de partir, Rudeface voulut me faire la conduite ; nous étions, depuis deux heures, les meilleurs amis du monde. Il m'accompagna assez avant sur la route de Châlons.

— Mais, à propos, lui dis-je quand nous fûmes sur le point de nous séparer, m'apprendrez-vous quels étaient les personnages que vous avez introduits cette nuit dans votre maison et que j'ai pris pour votre bande ?

— Bien volontiers, me dit-il ; je suis bien sûr que vous ne reviendrez point sur vos pas pour me dénoncer à l'administration.

Ce sont quatre bons garçons qui m'ont donné un coup de main pour faire entrer en fraude trois pièces de bourgogne et deux gros cochons ; je ne pouvais faire autrement que de les régaler. C'était pour eux que bouillait cette grande chaudière qui vous a fait l'effet d'une marmite de damnés. Si j'avais su que vous eussiez été éveillé, j'aurais été vous chercher pour que vous fussiez des nôtres. Et, maintenant, me dit-il en me secouant rudement la main : bon voyage ! Ne soyez plus si leste à juger les gens d'après l'apparence... Ohé ! fourrier, à propos : si vous repassez jamais par Autun, venez loger à la maison.